

ALFRED REBOUX  
Propriétaire - Gérant

ALFRED REBOUX  
Propriétaire - Gérant

ABONNEMENTS :

Roubaix-Tourcoing: Trois mois. 13.50  
Six mois. 26.00  
Un an. 50.00

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. 15 fr.  
La France et l'Étranger, les frais de poste en sus.

Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

# JOURNAL DE ROUBAIX

## MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

INSERTIONS:

Annonces: la ligne. 20 c.  
Réclames: " 30 c.  
Faits divers: " 50 c.  
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARRÉ, libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFITTE et C<sup>o</sup>, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires, (place de la Bourse); à Bruxelles, à l'Office de Publicité.

**BOURSE DE PARIS**  
24 JANVIER

3 0/0	66 50
4 1/2	97 00
Emprunt (5 0/0)	105 45

25 JANVIER  
(Service gouvernemental)

3 0/0	66 45
4 1/2	97 25
Emprunt (5 0/0)	105 37 1/2

(Service particulier du Journal de Roubaix).  
Au moment où nous sommes en pressé nous n'avons pu encore vous les autres cours du jour.

**Actions**

Banque de France	3870 00
Société générale	525 00
Crédit foncier de France	901 00
Chemins autrichiens	640 00
Lyon	977 00
Mut	577 00
Ouest	628 00
Nord	1207 00
Midi	715 00
Suez	731 00
Péruvien	34 0/0

**Actions**

Banque ottomane (ancienne)	442 00
Banque ottomane (nouvelle)	500 00

**London**

Londres cour	25 14 0/0
Crédit Mobilier	190 00
Tour	20 50

**CHANGES COMMERCIAUX**

Service particulier du Journal de Roubaix  
New-York, 24 janvier.  
Change sur Londres, 4.85 1/2; change sur Paris, 513 3/4  
Valeur de l'or, 113 0/0  
Café good fair, (la livre) 18  
Café good Cargoes, (la livre) 18 3/4  
Marché calme.

Dépêches de MM. Schlagdenhauffen et C<sup>o</sup> représentés à Roubaix par M. Bulteau Desbassats:  
Havre, 25 janvier.  
Cotons: Ventes 10,000 b. Demande plus suivie, prix très-bien tenus.

Liverpool, 25 janvier.  
Cotons: Ventes 10,000 b. Marché soutenu.

New-York, 25 janvier.  
Cotons: 15.  
Réunion de 3 jours, 42,000 b.

Dépêches affilées à la Bourse de Roubaix:  
Liverpool, 25 janvier.  
Cotons: Ventes 10,000 b. Marché soutenu.

Havre, 25 janvier.  
Cotons: Ventes 10,000 b. Amérique raffermissement.

New-York, 25 janvier.  
Mêmes Recettes: 42,000 b. contre 42,000 b. de la veille.

**ROUBAIX 25 JANVIER 1876.**

**Bulletin du jour**

Le mouvement électoral commence à se dessiner. On ne connaît pas encore le résultat définitif des opérations électorales du 16; mais on en sait assez sur leur physionomie d'ensemble pour être sûr que les partis extrêmes comptent une infime minorité de députés. Aussi s'agit-il de chercher à organiser une active propagande près des électeurs sénatoriens. Il serait donc fâcheux que les conservateurs ne se missent pas de leur côté en campagne, et ne réunissent pas leurs efforts pour s'opposer aux manœuvres des agents du radicalisme et assurer au gouvernement une victoire

décisive. « L'intérêt du pays, dit justement le Français, peut dépendre dimanche de la nomination d'un petit nombre de sénateurs qui, selon qu'ils seront choisis parmi les amis ou les adversaires du gouvernement, feront du Sénat une institution de défense sociale ou une forteresse dans laquelle les diverses oppositions commanderont. » Il est utile que les hommes d'ordre ne perdent pas cette situation et cette pensée de vue.

Dimanche, à ce lieu, comme on l'avait annoncé, la réunion des députés sénatoriens de la Seine. Les efforts des modérés sont restés sans résultat. L'entente n'a pu s'établir, et il a été résolu qu'une seconde réunion serait tenue mercredi pour examiner les titres des divers candidats. Les groupes modérés ont peu de chance de faire admettre leur liste, qui a été froidement accueillie. Il n'y aura sérieusement lutte qu'entre les candidats radicaux des deux groupes qui se disputent les sièges sénatoriens: celui dont M. Gambetta est le chef et qui patronne la candidature de M. Freycinet, et celui dont M. Bonnet-Duverdier, qui combat M. Freycinet, s'est fait hier l'interprète en repoussant ce candidat.

Les journaux catholiques de Paris nous apprennent que M. le comte Albert de Mun est candidat pour la Chambre des députés, dans le Morbihan, arrondissement de Pontivy. Cette candidature inspire au Monde des réflexions qui doivent être connues:

« M. le comte Albert de Mun a donné en ces temps d'effacement et de timidité, l'exemple courageux d'une belle et féconde initiative: il a rappelé hautement, à des classes qui les avaient trop oubliés, les devoirs imposés dans une société chrétienne à ceux que Dieu a pourvus des plus grands avantages de la vie terrestre. Ces classes qui s'appellent trop volontiers des classes dirigeantes, quand trop souvent elles ne dirigent plus rien, ni elles-mêmes, ni les autres; ces classes ont trouvé dans l'œuvre des Cercles catholiques des ouvriers une occasion et un moyen d'apprendre et de ressaisir les seuls dignes et vrais caractères de la supériorité sociale, qui sont le bon exemple de la vie chrétienne, et l'esprit de dévouement. Celui qui conforme sa vie aux commandements de Dieu et de l'Église; celui qui se dévoue à ses frères, celui-là dirige. »

« C'est pour avoir trop oublié ces vérités élémentaires du christianisme que nous avons vu, depuis plus d'un siècle, toutes choses aller de mal en pire dans notre pays. Les premiers et les plus actifs ouvriers de la Révolution ont été, au XVIII<sup>e</sup> siècle, les classes élevées de la société française; elles nous doivent donc aujourd'hui des exemples contraires. C'est ce qu'elles ont très-bien compris, et déjà depuis longtemps. »

« Cette œuvre de repentir et de réparation est admirablement commencée; elle se propage par une foule d'œuvres de charité et d'enseignement saintement poursuivies, et auxquelles nous devons la force et le progrès de la renaissance catholique parmi nous. »

« La chrétienne et noble initiative qu'ont prise M. le comte Albert de Mun et ses infatigables collaborateurs a donné un éclat, un élan particulier, et comme un caractère public à la restauration de la vie et de l'esprit catholiques dans la société française. — C'est là un grand titre et un magnifique début dans la vie publique. »

« L'élection de M. de Mun aura donc une signification spéciale et très-intéressante. La Bretagne, à laquelle le succès de cette élection est confié, est digne de cette tâche, et les catholiques de toute la France se réjouiront de voir une fois de plus le drapeau catholique remis à des mains héroïques et fidèles. »

On avait annoncé l'envoi d'une circulaire de M. le ministre de l'instruction publique aux recteurs d'académie, dans le but d'inviter les fonctionnaires de l'Université à se tenir éloignés des manifestations politiques pendant la période électorale. Cette circulaire de M. Wallon vient d'être rendue publique. Elle est conforme aux recommandations faites à ce sujet par les divers ministres, et nous ne pouvons qu'en approuver les termes et l'esprit.

**On lit dans le Français:**

« La nouvelle donnée par certains journaux étrangers, et d'après laquelle les réservistes seraient prochainement appelés, est absolument inexacte. Les réservistes, à l'automne de 1876 comme à l'automne de 1875, seront convoqués pour les exercices et manœuvres ordinaires. Mais d'ici-là, à moins de complications que rien absolument ne fait prévoir, ils resteront dans leurs foyers. La nouvelle relative à l'armée territoriale, et d'après laquelle cette armée serait également mobilisée, n'est pas plus exacte. Les hommes qui font partie de cette armée seront, à une époque qui n'est pas encore fixée, convoqués aux chefs-lieux des départements pour que les contrôles établis puissent être vérifiés; mais, en dehors de ce déplacement, aucun service ne leur sera demandé. Nous avons lieu de croire qu'une note publiée demain au Journal officiel opposera un démenti aux bruits que nous venons de déclarer sans fondement. »

**On lit dans la Patrie:**

« On a communiqué à un fonctionnaire de nos amis une circulaire du comité radical du département de l'Yonne. Nous en extrayons cette phrase remarquable: »

« Nous devons quand même, toujours luttant, même avec la certitude d'être battus, parce que nous sommes responsables vis-à-vis des chefs que nous avons à Paris et qui dirigent tous nos mouvements. » (sic).

« Il s'agit des élections, dans lesquelles le parti radical de l'Yonne se sent, au fond, assuré de la défaite. »

**Comité national conservateur**

Sous ce titre, les journaux de l'Appel au peuple publient le manifeste suivant: « Dans sa patriotique proclamation du 13 janvier, le maréchal président de la République a engagé les hommes modérés de tous les partis à se serrer autour de lui pour lutter contre les doctrines anti-sociales et révolutionnaires. »

« A ce loyal appel, nous répondons loyalement, sans répéter nos souvenirs, sans dissimuler nos aspirations, nous sommes décidés à seconder le chef du gouvernement jusqu'à l'expiration de ses pouvoirs dans l'œuvre de préservation qu'il a couragementement entreprise. »

Cette trêve est sans péril sous l'égide du vaillant soldat placé à la tête du pays. Mais le jour où la constitution pourra être légalement révisée, nous revendiquerons les droits imprescriptibles du suffrage universel et nous demanderons avec énergie que la nation, librement et directement consultée, soit appelée à se prononcer sur ses destinées. »

C'est en effet, Messieurs, dans un gouvernement issu de la souveraineté nationale, que la France trouverait les plus sûres garanties de paix au dehors et d'ordre au dedans.

Tels sont, MM. les principes qui ont présidé à la formation du comité national conservateur. Il se résumait ainsi: Obéissance à la loi. Appui au maréchal de Mac-Mahon. Respect des droits de tous. Affirmation des idées de paix, d'ordre et de progrès. »

« Si vous vous associez à ces idées, vous voudrez bien, Messieurs, nous donner votre précieux concours. »

Le président,  
M. MATTHIEU DOLFU.  
Les secrétaires: MM. BARTHOLONI, ALBERT DUBOY, GRANDJEAN, PARIOT, LAURENT, EDMOND TAIGNY.  
Les vice-présidents: MM. BERG LACHAUD, FRÉDÉRIC LÉVY.  
Trésorier, M. BARTHOLONI.

Le comité national conservateur fera connaître, par des communications ultérieures, le lieu de ses réunions, le nom de ses membres fondateurs ou adhérents, etc., etc.

**NOTE A JOINDRE AU PALABRE DU DÉLÉGUÉ VICTOR HUGO.**

« Quelqu'un est plus grand que Napoléon, c'est Voltaire. »

**(Lettre du délégué aux délégués)**

On lit dans les Rayons et les Ombres: Voltaire éternel, qui par Dieu fut frappé! Chez l'homme en mission par le diable envoyé, Époque qui gardas, de vin, de sang rouge, Même en agonisant, l'allure de l'orgie. Qu'étaient ces siècles, impie et châté! Société sans Dieu, qui par Dieu fut frappé! Qui, brisant sous la hache et le sceptre et l'épée, Joux, offensas l'amour, et vilifie, la pitié, Table d'un long festin qu'un échafaud termine! Monte aveugle pour Christ que Satan illumine, Honte à les corvains devant les nations! L'ombre de tes forfaits est dans leur renommée; Comme d'une glandière il sort une fumée, Leur ombre glorie sort des révolutions.

Frère barque assoupie à quelques pas d'un gouffre! Prends garde, enfant! cœur tendre où rien encore ne souffre.

O pauvre fille d'Ève! ô pauvre jeune esprit! Voltaire, le serpent, le doute, l'ironie, Voltaire est dans un coin de ta chambre béniel Avec son œil de flamme et l'espérance et rit. Oh! tremble ce sophiste a sondé bien des fanges; Oh! tremble ce faux sage a perdu bien des anges! Ce démon, noir milan, fond sur les cœurs pieux Et les brise, et souvent, sous ses griffes cruelles, Plume à plume, j'ai vu tomber ces blanches ailes Qui font qu'une âme vole et s'enfuit dans les cieux.

On voudra bien remarquer seulement que les Rayons et les Ombres sont de 1840. Le poète avait donc alors trente-sept ans, c'est à savoir un âge où généralement les opinions philosophiques et religieuses sont définitivement formées; on ne saurait donc invoquer ici à propos de ces vers assez beaux sur Voltaire, mais qui prouvent d'ailleurs que le chanteur avait peu lu et mal compris son auteur, l'excuse commode alléguée plus tard à l'occasion des odes royalistes: « Mes vers d'enfant! » a-t-il dit. L'enfant de 1840 — trente-sept ans! — fut peu après pair de France par la faveur de la duchesse d'Orléans. Aujourd'hui, il vise à être sénateur par la grâce des complais de la Commune.

Ils ont eu leur fauteuil dans tous les Luxembourg.

Autre vers du même chanteur qui va se trouver de circonstance.

Voilà où en est présentement le puissant assembleur de mots et d'images, qui écrivait jadis: Je n'ai jamais cherché les baisers que nous vend Et l'hymne dont nous berce avec sa voix flatteuse

**LETTRES DE PARIS**

Correspondance particulière du Journal de Roubaix.

Paris, lundi 24 janvier 1876.  
Le Rappel et l'Événement ont publié ce matin le texte d'une lettre remise hier à un membre de la réunion qui se tenait boulevard des Capucines, et dont

une copie avait été déposée sur le bureau de la réunion.

Il faut constater que M. Gambetta, qui savait sans doute ce que contenait cette lettre, s'est opposé à sa lecture. Cela lui coûtera cher probablement, et il pourrait bien avoir, par cette exclusion, rendu sa candidature impossible à Paris.

Voici ce document: « Une délégué des vingt arrondissements de Paris, en vertu d'une résolution adoptée à l'unanimité, dans une réunion tenue hier 22 janvier 1876, invite les électeurs sénatoriens de Paris à bien vouloir s'associer à toute décision relativement au choix de ses candidats au Sénat. »

« Les délégués, conformément au principe démocratique, sont dans l'intention de faire connaître, dans les prochains jours de cette semaine, aux électeurs sénatoriens, mandataires de Paris, les sentiments de la population parisienne, à l'occasion des élections de dimanche prochain. »

Suivent quarante-six noms de personnalités complètement inconnus, dont quelques-uns donnent leur adresse. Je vous ai cité ce document parce que, à mes yeux, comme aux yeux de bon nombre de conservateurs, il a une très-grande importance.

Quels sont donc ces hommes qui viennent ainsi frapper à la porte des électeurs sénatoriens et leur signifier d'avoir à ne prendre aucune décision avant de connaître leur volonté? De qui sont-ils les délégués, quand ont-ils été nommés, quel est le caractère, quelle est l'étendue de leur mandat? C'est la queue de M. Gambetta qui venait rappeler à l'ordre l'ex-dictateur trop tôt triomphant; c'est le spectre de la Commune qui venait rappeler aux parvenus oublieux qu'ils traînent un boulet politique.

Ces quarante-six délégués, d'un nouveau comité central qui se révèle; leur lettre, c'est le cri de protestation de la multitude qu'on écarte des délibérations préparatoires précédant les élections. Les parvenus de la démocratie croyaient pouvoir délibérer en paix, arranger entre eux des compromis de candidatures; ils avaient compté sans cette foule qu'ils déchaînent aux heures de révolution et qui vient leur rappeler brutalement sa domination. Messieurs les chefs démocrates seront reniés aux élections législatives s'ils se refusent à lui obéir pour les élections du 30 janvier.

La Patrie cite ce soir un mot d'un attaché de l'ambassade d'Angleterre à propos de la récente proclamation de Victor Hugo:

« Votre Victor Hugo est un Garibaldi civil. » Il est certain que comme le solitaire de Capri, l'homme de Jersey est devenu l'instrument grotesque de quelques sinistres farceurs de la démagogie.

Le Bien Public, autrefois l'organe de M. Thiers, joue vraiment de malheur. Il y a un mois il avait été acheté 61,000 fr. par des pasteurs protestants. Mais il paraît que les Révérends ne s'entendent guère en journalisme, car chaque jour le Bien Public éditait quelque balourdise et quelque fausse nouvelle; ils viennent de le vendre au chocolatier Menier, qui s'occupe beaucoup d'économie politique.

En dépit de l'agitation électorale, et malgré l'absence peu rassurant des prochaines élections législatives, notre

maréchal financier est engagé dans une campagne de hausse que favorise principalement nos rentes et les titres de chemins de fer ainsi que de quelques grands établissements de crédit; mais dont bénéficient également certains valeurs d'ordre secondaire.

(Autre correspondance.)

Paris, 24 janvier 1876.  
Elles sont bien instructives, ces réunions des électeurs sénatoriens de Paris! Les délégués des départements feront bien d'en profiter.

Dans la seconde réunion, tenue hier, nous avons vu jeter à l'eau les membres du centre gauche: « Il est impossible de faire plus pitoyable figure. »

M. Laboulaye, qui, je ne sais pourquoi, passe pour avoir de l'esprit, a essayé d'attendrir les assistants sur ce pauvre centre gauche, en réclamant une part dans les candidatures sénatoriales, sinon le pays dirait: — Voyez-vous le centre gauche, il ne peut pas même agir sur l'opinion! — Et les assistants de rire et d'applaudir, car M. Laboulaye venait de prononcer la sentence de ce pauvre centre gauche.

La veille, le Journal des Débats avait publié la liste des candidats républicains modérés; non-seulement ils n'ont pas même osé se présenter à la réunion, mais M. Laboulaye, en voyant l'attitude des assistants, n'a pu se décider à prononcer leurs noms.

M. le pasteur protestant de Pressensé, rédacteur du Journal des Débats, a renié ses amis et la liste de la feuille de la rue des Prêtres.

M. Bédard, professeur à la Faculté de médecine de Paris, craignant de voir sa candidature compromise par l'inscription de son nom sur la liste des Débats, a protesté contre cette insertion. C'est à qui reniera ce malheureux journal; les candidats ne réussissent pas mieux. M. le professeur Bédard s'est livré honteusement à tous les lieux communs contre l'ignorance systématiquement propagée par le clergé.

M. Bédard pense ce qu'il dit, et ainsi il est lui-même bien ignorant, car la connaissance la plus superficielle de l'histoire nous montre le clergé créant et multipliant les écoles et, encore aujourd'hui, se trouvant à la tête de l'enseignement scientifique par le nombre des élèves que les écoles cléricales font admettre dans les établissements spéciaux.

Or, M. Bédard ne pense pas ce qu'il dit, et à vouloir, pour faire réussir sa candidature, donner un picoté d'avoine à la liste populaire, et alors quelle estime mérite ce rôle joué par M. le professeur de la Faculté de médecine?

Les électeurs sénatoriens de la Seine n'ont pu encore, dans la séance d'hier, adopter la liste définitive de leurs candidats et une autre réunion aura lieu mercredi. Mais, en attendant, les délégués sont mis en demeure de surseoir à toute élection, jusqu'à ce que le peuple souverain leur ait désigné les candidats à choisir. M. Gambetta n'a pas voulu laisser lire, hier, cette sommation, mais elle est publiée par le Rappel et l'Événement. Ce pauvre Gambetta. Il jouit de son reste de popularité et il ne tardera pas, à son tour, à être précipité de la roche tarpeienne.

La réunion qui doit être tenue mardi soir, rue de Flandre, est considérée parmi les radicaux comme devant avoir une importance exceptionnelle.

**Feuilleton du Journal de Roubaix**  
DU 26 JANVIER 1876.

**Les Filles du Colonel**

PAR CLAUDE DE CHANDENEUX  
(Suite)

Bébé, dont les services — sur lesquels il fallait faire peu de fond — avaient été refusés par sa grande amie, jouait dans le clos avec un gros chien de ferme.

La chaleur était tombée: une petite brise berçait les peupliers sveltes et les trembles argentés.

Judith, un livre à la main, suivait l'allée où l'enfant courait avec Médor.

— Tu veilleras bien sur lui, n'est-ce pas? Lucifera Hortense en les accompagnant du regard.

Judith aimait peu les enfants en général, et ne se sentait, en particulier, aucune sympathie pour le petit garçon inintelligent dont le corps se développait aux dépens des facultés somnolentes.

En tout autre circonstance, elle eût décliné la responsabilité; mais, voyant Bébé tout occupé de Médor, elle jugea la charge peu embarrassante et répondit machinalement:

— Sois tranquille.

Cette allée de platanes, dont la jeune fille faisait sa promenade de prédilection, conduisait au petit bois de chênes verts qui bornait la propriété du côté du Nord.

Il avait été primitivement enserré dans un mur: le mur était tombé et n'avait pas été relevé.

Une palissade lui avait succédé; les petits bergers du voisinage avaient brisé la palissade pour venir dénicher des oiseaux ou ramasser des glands. Ces dévastations répétées avaient amené le propriétaire à renoncer à sa clôture, et aucune barrière ne séparait plus le petit bois de la route de Beauraupaire. C'était un coin privilégié en cette saison; l'ombre y était épaisse, la mousse fraîche, l'herbe drue, et parfois le silence y régnait si profond, qu'on n'y entendait que le bruit sec du gland mûr se détachant de sa capsule.

Depuis ses récentes déceptions, Judith, saisie d'un farouche accès de sauvagerie, recherchait cette attrayante solitude.

Ce n'était pas, cependant, que son esprit positif éprouvât d'une façon bien pénétrante la poésie ineffable de la nature; mais, dans la calme fraîcheur de la campagne muette, elle se sentait plus reposée, plus apaisée, moins malheureuse.

C'est qu'elle avait beaucoup souffert depuis quelques mois.

Il lui restait de cette épreuve, non de la résignation ou de la miséricorde, mais de la colère et du découragement. Elle avait perdu l'intégrité de sa foi dans le prestige de sa beauté. Elle était humiliée... jalouse, non pas certes de l'amour de M. de Poitevy, dont elle avait apprécié la valeur, jalouse des séductions que la fortune, dont elle était dépourvue, prêtait à sa ridicule rivale.

Ces pensées, qui flottaient incessamment dans son cœur malade, amenaient dans ses yeux des larmes de dépit.

Après avoir erré machinalement à travers les méandres du petit bois, elle se laissa tomber, lassée, sur la mousse, au pied d'un chêne centenaire, dont les ramures géantes allaient projeter leur ombre jusque sur la grande route.

Le front dans les mains, les yeux perdus dans les lointains vaporeux que le soleil piquait çà et là de paillettes dorées, la jeune fille se demandait quel prince Charmant surgirait maintenant pour elle, et quel philtre devait être employé pour faire de la réalité tangible avec de la féerie insaisissable.

Elle avait sondé le 17<sup>e</sup> hussards, des ambitieux comme M. de Poitevy, ou des officiers sans avenir, comme Alain Duval. Elle avait jaugé les négocian-

ciants positifs de la Ville manufacturière; beaucoup d'admirateurs, mais d'épouseurs pas un. Elle n'espérait plus guère, pour conquérir ce mari modèle qu'elle rêvait, qu'un changement de garnison, et le régiment ne paraissait pas devoir quitter Vienne de si tôt.

Comme elle songeait ainsi, un bruit de pas entre les ronces sèches éveilla son attention. Le bruit venait de la route.

Ne vous éloignez donc pas ainsi, Bébé, dit-elle en se retournant. Elle resta pétrifiée de surprise en apercevant, debout à quelques pas d'elle, au lieu de l'enfant qu'elle s'attendait à voir, M. Ernest Samson, aussi grave et aussi cravaté de blanc qu'au temps jadis.

Est-ce possible?... M. Ernest Samson qu'elle n'avait pas revu depuis quelques mois?... M. Ernest Samson qu'elle savait absent de Vienne!

Le jeune substitut, en rencontrant son regard, s'inclina avec plus de trouble encore que de joie.

— Vous ici! monsieur!... fit-elle avec hauteur.

Il tressaillit et balbutia: — Vous étouffement, mademoiselle, me fait croire que la faute que je commets...

— Je m'étonne seulement, monsieur,

de la porte que vous choisissez pour pénétrer à la Bouletière.

— C'est la seule qui soit praticable pour un infortuné à qui on ferme impitoyablement celle à laquelle il avait osé frapper.

Il eut en parlant ainsi un sourire triste qui n'émut pas Judith.

— Monsieur, reprit-elle avec l'accent de la raillerie, craignez qu'on ne vous prenne, et moi toute la première, pour un autre Fra-Diavolo.

— Je n'ai pas l'air d'un brigand bien terrible, mademoiselle.

— Hum! vos allures mystérieuses permettent de tout supposer... et notre rencontre en plein bois, car nous sommes en plein bois, monsieur... ne me rassure que médiocrement.

Il écoutait, ravi, cette voix moqueuse que, depuis cinq longs mois, il n'entendait plus et qui exerçait sur son cœur mal guéri la séduction la plus enivrante.

Lorsqu'elle se tut, il murmura en la regardant avec extase: — Parlez encore!...

Judith eut un sourire aigu qui, sous une gaieté contrainte, cachait son malaise.

— Serait-ce, par hasard, la rançon que vous exigez, seigneur Fra-Diavolo!

et son regard restait sévère. Lui, tremblait.

— Oh! dit-il d'un ton doux et bas, que vous dirai-je que vous n'avez compris?... J'étais absent depuis bien des jours... je ne savais rien de vous... et quelle tristesse j'avais laissé là-bas!

— La santé de madame votre mère...

— Ne se rétablit pas... nous la conserverons peut-être... nous ne la guérirons jamais.

Judith crut devoir cesser de sourire. — Je suis revenue... et... j'avoue ma faiblesse... Le premier site que j'ai voulu parcourir, c'est celui que vous habitez... le seul air doux à respirer pour moi à été celui qui vous fait vivre...

— Monsieur!...

— Hier, avant-hier, aujourd'hui, je suis venu comme un voleur, dérober à cette solitude la part de vous-même que vous y laissez en la traversant... la brise qui effleure vos cheveux... l'ombre qui vous abrite, la mousse que soulent vos pieds.

— Miséricorde!... monsieur!... si ce sont les voyages qui poétisent ainsi vos impressions, permettez-moi de croire que la locomotion est dangereuse pour la magistrature.

Il ne releva pas le sarcasme; peut-être ne l'entendit-il pas.